In the forty-three lines of English poems quoted between pages 8 to 26 there are twenty-three typographical errors. In the fifty-two lines or part lines of English and Latin verse in pages 44 to 50 there are sixteen errors, eleven in the twenty-six Latin lines. On p. 53, in sixteen lines or part lines from *Patience* itself, there are seventeen misprints. Some other misprints of the Introduction follow in detail. P. 13, fifth line from bottom, read Cleanness 116–117. P. 15, ninth l. from bottom, read l. 120. P. 21, l. 13, at end, read denuncia-. P. 51, l. 6, moreover for "however" would be truer to fact. Last line, read Oeniponte. P. 76, last l., should MS. be placed before the reading? P. 104, l. 4 from bottom, read domino . . . venerando, not venerando deo.

Misprints in glossary. P. 110, under *Abyde* read abyde 70; under *And,* read 322 for 522; under *Anon,* read an + ān. P. 111, under *Ask* read āscian (ācsian); under *Balter,* read 459. P. 112, under *Bite,* read wk. for kw.; so *Blok* for *Bloc.* P. 114, under *Busche* read onomatopoetic. P. 115, under *Can,* read cunen 513, not cunnen; under *Con,* read gon, not *gon,* or if intended for meaning, *gan.* P. 117, under *Dumpe,* read *fall;* so *Dyngne* for *Dynge.* P. 118, under *Enmye,* read OF. enemis. P. 122, under *Haspe* read OE. hæpsian; under *Haspede,* read OE. hæpse. P. 123, under *Herk,* sign for "from" is reversed. P. 124, under *Hitte,* read 289. P. 125, *I.wysse,* should be *Iwysse;* under *Ilyche,* read ever-ilyche. P. 128, after *Hyȝtloker,* add adv. P. 131, under *Navel* read OE. nafela. P. 132, under *Pitosly,* read OF. piteus + ME. ly. P. 133, under *Poplande,* read Du. popelen = *bubble.* P. 134, read *Rakel,* not *Rakle.* P. 139, under *Sorȝe* read 507 for 509; under *Stayre,* read *round* for *rund.* P. 145, read *Upynyoun* for *Upynoun.*

OLIVER FARRAR EMERSON.

Western Reserve University.

Autour de Flaubert, par RENÉ DESCHARMES et RENÉ DUMESNIL. Paris: Mercure de France, 1912. 2 vols., 349 and 352 pp.

Les mânes de Gustave Flaubert ne doivent pas être contents. Lui qui avait en horreur tout ce qui sentait la réclame, qui disait: "L'idée de la publicité me paralyse," qui, s'indignant à la pensée qu'on écrivît sa biographie, s'écriait:

> L'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille!

le voilà en ces derniers temps livré, et par ses admirateurs, aux curiosités du public bourgeois qu'il appelait avec mépris "messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres." Depuis quelques années, les articles sur lui, sa vie, ses amitiés, sa maladie, ses correspondantes, abondent dans les revues; on en a même tiré la matière de deux ou trois thèses de doctorat. Cet intérêt général s'accentua considérablement à l'apparition d'une édition nouvelle des *Œuvres complètes de Flaubert,*[1] laquelle, si elle ne mérite pas pleinement le titre de définitive qu'elle se décerne, et si les notes qu'on y a ajoutées sont souvent plus curieuses que critiques, rend accessibles, du moins, nombre de lettres et de documents restés jusqu'ici enfermés dans les archives de la Villa Tanit.

Une des plus récentes publications sur le grand romancier est un ouvrage en deux volumes dû aux actives recherches de MM. Descharmes et Dumesnil, bien connus comme flaubertistes. C'est un recueil de neuf articles, presque tous déjà parus en diverses revues depuis 1909. Anecdotiques plutôt que critiques, ils concernent principalement la vie littéraire de Flaubert et les circonstances de la composition et de la publication de ses ouvrages, depuis la première apparition de *Madame Bovary* en 1856 jusqu'à sa mort, vingt-quatre ans plus tard.

Découragés, semble-t-il, par tout ce qu'on avait déjà publié sur leur écrivain au point de vue littéraire, les auteurs de ces études disent avoir renoncé à l'idée d'*aborder la critique proprement dite de ses œuvres,* et s'être contentés de *tourner, pour ainsi dire, autour de quelques-unes, pour en décrire l'origine, la genèse ou les conséquences.* Même en passant ainsi en revue ce qu'ils appellent les *à-côtés* de la vie et de l'œuvre de Flaubert, ils n'ont pas essayé d'en faire une étude systématique et approfondie. Ce sont, comme ils le disent, les hasards des recherches, l'occasion des matériaux accumulés,

[1] Paris, Louis Conard, 1910–1912. Tous nos renvois seront faits d'après cette édition.

qui ont dicté le choix des sujets. Groupés cependant, par ordre chronologique, autour des ouvrages successifs, ces articles laissent une certaine impression d'unité que n'aurait pas eue autrement pareil recueil d'études détachées.

Certains chapitres, ou parties de chapitre, ne représentent guère, il faut l'avouer, qu'un habile remaniement d'éléments déjà connus. Tel un chapitre sur *Flaubert et le théâtre,* tiré presque exclusivement de sa correspondance, de mémoires contemporains et des notes de l'édition Conard. Il contient cependant, sur l'antagonisme fondamental entre l'esthétique de Flaubert et les exigences de la composition dramatique, quelques pages excellentes, se terminant par cette conclusion que le critique aurait pu affirmer avec moins de réserves:

> En écrivant ces deux comédies [*le Sexe faible* et *le Candidat*] sur le tard de son existence, si Flaubert réalisait un rêve, une hantise de sa jeunesse, peut-être n'avait-il pas alors acquis, et même n'avait-il jamais possédé, au fond, les qualités d'un auteur comique.

Rien de très nouveau non plus dans le quatrième chapitre consacré aux vicissitudes du livret de *Salammbô,* et dont l'apport le plus intéressant est emprunté à un article de M. Georges Dubosc, paru il y a quelques années dans *le Journal de Rouen.*[1] C'est un curieux embryon de scénario préparé par Flaubert lui-même sur la demande de Gautier, qui s'était offert dès la publication du roman pour en tirer un opéra. Le reste du chapitre détaille les péripéties du projet jusqu'à sa complète réalisation entre les mains de Camille Du Locle, mais deux ans après la mort de Flaubert.

Le chapitre III, portant le titre ambitieux de *Salammbô en 1862–1863, devant la critique et dans l'actualité,* n'est, après tout, que le résumé d'une parodie du roman, précédé de la rapide énumération d'une dizaine de comptes rendus, avec quelques citations de caricatures contemporaines. Quant à la parodie, elle fut, d'après M. Descharmes lui-même, *une piètre élucubration* qui *tomba dès les premières représentations, dont Flaubert ne semble même pas avoir connu l'existence éphémère,* et qui . . . ne méritait guère l'honneur que M. Descharmes lui a fait.

Pareil désaccord entre le titre et le contenu du chapitre II sur *les Connaissances médicales de Flaubert.* Ce titre semblerait promettre une analyse des fortes pages médicales de *Madame Bovary,* et de *Bouvard et Pécuchet,* sans parler de l'*Education sentimentale* et d'*Un Cœur simple.* On trouve, au contraire, des extraits de trois études sur la faim et la soif qui auraient pu fournir quelques détails pour le passage du *Défilé de la Hache* dans *Salammbô.* Le critique écarte très justement la première de ces études, mentionnée par Flaubert dans une lettre aux Goncourt[2]; quant aux deux autres,[3] elles offrent des ressemblances fort suggestives avec la fameuse description de Flaubert. Cependant, M. Descharmes s'interdit d'en conclure à quoi que ce soit,[4] et raille *la critique d'épluchage,* c'est-à-dire la recherche des sources:

> Si . . . nous apprenions demain, par une preuve indiscutable, que Flaubert s'est inspiré [des deux susdits ouvrages] en composant ce chapitre, en serions-nous vraiment plus avancés?

Le critique lui-même fournit involontairement la réfutation de son objection. Il faudrait seulement qu'un esprit plus téméraire veuille *aller plus loin, dégager toutes les conséquences,* et démontrer en quoi consiste la vraie originalité de l'artiste.

Cette extrême prudence, qui se refuse à tirer une conclusion toutes les fois que, faute de *preuves indiscutables,* il faudrait s'en rapporter

[1] L'auteur de ce chapitre ignorait, semble-t-il, que Spoelberch de Lovenjoul avait déjà publié ce scénario, avec le billet de Flaubert qui l'accompagna, dans son volume *les Lundis d'un chercheur,* Paris, 1894, pp. 77–87. (Il faudrait, donc, ajouter cette mention à la bibliographie de MM. D. et D. et rectifier la note qui suit leur No. 722, vol. II, p. 288.)

[2] *Corresp.* III, 312.

[3] *Le Naufrage de la frégate "la Méduse,"* par Corréard et Savigny, Paris 1818 et une thèse de doctorat en médecine: *Observations sur les effets de la faim et de la soif éprouvés après le naufrage de la frégate du roi "la Méduse,"* par H. Savigny, Paris 1818.

[4] Flaubert n'avait-il pas dit lui-même: "Une conclusion n'appartient qu'à Dieu seul," et ailleurs: "Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut"?

au bon sens et s'en tenir aux probabilités, se montre à un plus haut degré encore dans un chapitre sur *les Ancêtres de "Bouvard et Pécuchet."* Guidés par une indication de Mme Alphonse Daudet, les deux collaborateurs avaient découvert un conte, *les Deux Greffiers,* publié au moins trois fois entre 1841 et 1858, qui offre, pour le fond, des rapprochements significatifs avec le roman posthume de Flaubert. Ils ont ensuite élevé fort ingénieusement tout un échafaudage d'hypothèses plus probables les unes que les autres, pour prouver que ce conte ne put guère ne pas tomber sous les yeux de Flaubert, après quoi ils s'esquivent, en reniant les conclusions de leurs propres arguments:

> Mais dans l'entourage de Flaubert on évitait avec soin d'y faire allusion. Et Daudet lui-même aimait le maître d'une affection trop sincère, trop loyale, pour risquer de lui suggérer un tardif scrupule, en lui laissant soupçonner une ressemblance qu'il jugeait purement fortuite. Tenons donc, à son exemple, qu'il s'agit d'une coïncidence curieuse, et rien de plus.

Il est pourtant à craindre que le lecteur, après une si habile exposition des ressemblances et des probabilités, ne se montre moins délicat que Daudet et moins scrupuleux que les auteurs de cet article, et qu'il n'attache à leur excellent travail une autre valeur que celle d'une simple *curiosité.*

On accordera volontiers un intérêt analogue à la découverte d'une comédie politique antérieure au *Candidat* et basée sur les mêmes données (chapitre VI). Ici cependant, bien que les rapprochements à faire soient du même genre, on peut moins bien établir la probabilité que Flaubert connût cette comédie publiée en 1837, mais qui ne fut jamais représentée. Par conséquent, le critique, et cette fois avec raison, laisse au lecteur le soin de juger "si les ressemblances méritent . . . qu'on tienne la première pièce pour l'origine, même très indirecte et très lointaine, de la seconde."

Les auteurs de ces deux volumes ont été assez heureux pour pouvoir entrer en relations avec les détenteurs de *flaubertiana* inédits, qu'ils ont su mettre en valeur grâce à leurs connaissances spéciales. C'est ainsi qu'ils ont pu donner aux trois chapitres qui nous restent à considérer, un intérêt qui, sans cela, leur aurait manqué.

Le premier article de la collection, sur *"Madame Bovary" et son temps,* réunit à des citations tirées de la nouvelle édition du roman et de la correspondance du romancier, plusieurs lettres inédites adressées à Flaubert par ses confrères après la publication de son ouvrage, ou lors de son fameux procès pour outrage aux bonnes mœurs. On remarquera particulièrement un curieux reproche de la part de Champfleury, "père du réalisme," qui trouvait certains détails dans *Madame Bovary* trop réalistes; aussi une longue lettre de Sainte-Beuve, qui est presque une ébauche de son compte rendu officiel. La seconde partie de cet article passe en revue la critique contemporaine. Sa documentation est ample, mais l'absence d'idée directrice laisse le lecteur ébloui comme par un effet de kaléidoscope. C'eût été chose facile et instructive que de montrer, dans la corporation des *abrutis* du feuilleton, la division très nette en deux camps qui fut provoquée par l'apparition en bolide de cet ouvrage d'un jeune écrivain inconnu.

On aurait même pu *égayer la matière* en recueillant quelques spécimens des stupides prophéties, des jugements ineptes émis à cette occasion, une sorte de galerie de ce qu'Aubryet aurait appelé *les niaiseries de la critique.* Pour Duranty, par exemple, dans *le Réalisme* du 15 mars 1857, il n'y avait "ni émotion, ni sentiment, ni vie dans ce roman . . . auquel les défauts . . . enlèvent tout intérêt." On en voulut non seulement aux mœurs et à l'observation réaliste, mais aussi, détail curieux, au style du roman, reproche auquel Flaubert se montra singulièrement sensible.[5] Cuvillier-Fleury, le critique attitré du *Journal des Débats,* dans le numéro du 26 mai 1857, consacra à cette question une étude qui fit les délices du parti orthodoxe. Il trouva le style *étrangement mêlé de vulgarité et de prétention,* jugement renforcé dans *le Figaro* du 28 juin: "Descriptions à part, son style est indécis, incorrect, vulgaire."[6] Charles de Mazade, dans *la Revue*

[5] *Corresp.*, III, 117, 141.

[6] Cf. aussi *l'Univers* du 26 juin, et *la Gazette de France* du 26 juillet 1857.

des Deux Mondes du ler mai avait déjà dit: "Style Champfleury (c'est tout dire), commun à plaisir, trivial, sans force ni ampleur, sans grâce et sans finesse."

Malgré ces observations, il est indiscutable que cette collection d'extraits sera intéressante, peut-être même utile. Il y aurait cependant à faire plusieurs rectifications de détail dont voici quelques-unes:

P. 68: "Xavier Aubryet a beau protester [en note: *l'Artiste* du 20 septembre 1857] contre cette incroyable attaque . . . Pontmartin récidive [en note: *l'Assemblée Nationale* du 4 juillet 1857]." Aubryet protesta, en effet, mais *après* la récidive, lorsque l'article de Pontmartin, déjà publié par *le Correspondant,* numéro du 25 juin 1857, fut reproduit dans *le Spectateur* des 12 et 13 septembre 1857.[7] (Cf. *Corresp.* III, 135. Voir aussi *Autour de Flaubert,* II, 266.)

P. 86: "J'ai savouré le Cuvillier-Fleury." La mention dans cette lettre (*Corresp.* III, 210) d'un livre et de trois articles publiés tous en octobre 1859 montre que l'allusion ici n'est point à l'article en question (*Journal des Débats,* 14 novembre 1858), mais bien à un compte rendu de *Daniel* fait pour *les Débats* du 29 octobre 1859.

P. 88: "Hippolyte Rigault, dans ses *Conversations littéraires et morales,* fait en 1859, lui aussi, la comparaison obligée de Fanny et d'Emma." Il la fit même de son vivant (il est mort le 21 décembre 1858), dans le *Journal des Débats* du 5 août 1858.[8]

Le dernier chapitre du tome premier, *Flaubert et ses éditeurs,* tel qu'il parut dans *la Revue d'Histoire littéraire,* avril-juin et juillet-septembre 1911, contenait soixante-quatorze lettres inédites de Flaubert à Georges Charpentier. Celles-ci n'ont pas pu être reproduites dans le présent volume, par suite de quoi l'article reste forcément tronqué. La première partie retrace avec force détails l'histoire des rapports de Flaubert avec l'éditeur des trois romans publiés de son vivant. Elle est tirée de la correspondance publiée de l'écrivain, et suivie d'un récit de la rupture finale, éclairci par quelques lettres de Flaubert à Philippe Leparfait au sujet de la publication des *Dernières Chansons* de Bouilhet. La seconde partie de ce chapitre est plutôt une étude littéraire du *Château des Cœurs,* avec l'histoire anecdotique de sa publication,—le tout précédé d'une fort habile reconstitution du salon de M. et Mme Charpentier, d'après les mémoires des Goncourt et des Daudet. Ce n'est que tout à la fin du chapitre qu'il est, et alors fort peu, question de Flaubert et de son dernier éditeur.

La série de ces études se termine très à propos par un chapitre sur *les Dernières années de Flaubert.* C'est surtout une histoire extrêmement sympathique de son amitié avec Edmond Laporte, sa *sœur de charité,* et de leur long effort commun pour avancer le conte des "deux bonshommes," *Bouvard et Pécuchet,* lequel devait cependant rester inachevé. Ici encore, MM. Descharmes et Dumesnil nous offrent du nouveau, sous la forme de lettres inédites de Flaubert à Laporte, dont ils auraient dépouillé *près de deux cents.* "Billets de trois lignes ou lettres de quatre pages, de tous ces papiers se dégage le même élan de tendresse, la même camaraderie sincère et loyale." Les toutes dernières années de Flaubert sont ensuite racontées à l'aide de lettres en partie inédites, qui montrent l'estime et la tendre affection qu'avaient pour l'écrivain les quelques amis qui devaient lui survivre.

Des trois appendices ajoutés au second volume, le premier, *les Variantes de "Par les Champs et par les Grèves,"* est une ingénieuse étude des trois versions accessibles de cette œuvre de jeunesse. Les conclusions qui en découlent sont inquiétantes pour qui doit travailler sur les textes de Flaubert publiés jusqu'à présent, et indiquent à nouveau le besoin qu'aurait cet écrivain d'un éditeur aussi consciencieux qu'intelligent. Les amateurs de Flaubert

[7] Ne faudrait-il pas corriger dans le même sens, tome I, p. 51, note 2, le renvoi à *la causerie du samedi au "National"* (*le 14 juillet*)? Nous n'avons pu découvrir aucun journal de ce nom existant à cette époque. (Le 14 juillet 1857, d'ailleurs, fut un mardi.)

[8] Cf. du reste, tome II, p. 266, de l'ouvrage même que nous étudions.

souscriront de tout cœur à la plainte formulée par M. Descharmes:

N'est-il pas en tout cas regrettable que, faute de garanties suffisantes, il puisse subsister, même dans l'édition la plus récente et la plus complète des œuvres de Flaubert, de telles incertitudes?

Le second appendice, une biographie chronologique, est sans doute le travail de M. Dumesnil, qui en avait publié comme une première ébauche à la fin de sa thèse sur Flaubert.[9] Ici la biographie est considérablement *revue, augmentée et corrigée.* Il semblerait néanmoins y avoir encore des corrections à opérer, à en juger par les années 1857 à 1862, où se sont glissées, parmi beaucoup d'autres, les erreurs suivantes:[10]

1857

"Avril (fin).—*Madame Bovary* paraît." Cf. vol. I, p. 44: "*Madame Bovary* parut . . . au début d'avril." Ce fut plutôt entre ces deux dates, peut-être le lundi 13 avril. La dédicace est datée du 12, et le volume est annoncé le 18, dans *le Journal de la Librairie.*[11]

"Mai.—Il a des velléités de reprendre *la Tentation de Saint Antoine.*" Au contraire, dans le passage en question (*Corresp.* III, 140–141), il répond à Duplan: "Non, mon bon vieux, malgré votre conseil, je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre *Saint-Antoine,* parce que je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne. . . . Je suis dans *Carthage* et je vais tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible."

1858

"Mai.—Sousse, Sfax." Flaubert avait, en effet, projeté d'y aller,[12] mais dut en abandonner l'idée, ainsi qu'il l'annonça à Feydeau le 8 mai:[13] "Quant à la côte Est, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas!"[14]

"Mai 20.—Pour la première fois, dans une lettre à sa nièce, *Salammbô* apparaît comme titre de son roman." La lettre (*Corresp.* III, 177) est adressée à Jules Duplan.[15]

"Juillet.—Il repasse à l'encre ses notes de voyage." D'après la phrase inscrite à la fin de son cahier, il termina ce travail la *nuit du samedi 12 au dimanche 13 juin, minuit.*[16]

"Décembre. Paris. Il assiste aux répétitions d'*Hélène Peyron.*" La première de cette pièce eut lieu le 11 novembre.

"Retour à Croisset." Ce fut en novembre, vu qu'il ne resta que dix jours à Paris lors de la susdite première représentation.[17]

1859

Juillet.—Cette lettre (*Corresp.* III, 229) doit être placée au moins quatre mois plus tard, puisque Flaubert *vient de lire ce soir "la Femme"* de Michelet, annoncée dans *le Journal de la Librairie* du 26 novembre 1859.

1860

"Avril.—Croisset. Il assiste au mariage de sa nièce Juliette . . . (*Corresp.* III, 238.)" Lire: Avril 17.—Rouen, etc. (*Corresp.* III, 242).

"Décembre.— . . . (*Corresp.* III, 270)." Pourquoi rejeter la date imprimée du ler janvier 1861, d'autant plus que Flaubert souhaite à Duplan *la bonne année?*

[9] *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode,* Paris, 1905.

[10] Nous nous permettons de renvoyer d'avance, pour d'autres corrections, à une étude sur la correspondance de Flaubert de 1857–1862 que nous comptons faire paraître incessamment.

[11] Voir aussi tome I, p. 292: "Deux mois s'étaient à peine écoulés que Lévy avait déjà vendu 15,000 exemplaires du roman et commençait un nouveau tirage." D'après une lettre de Flaubert à Mlle Leroyer de Chantepie (*Corresp.* III, 133), la réimpression du livre fut non seulement commencée, mais faite, vers le ler juin, c.-à-d. environ six semaines après le premier tirage,—petit détail, mais qui a son importance comme indiquant le succès initial du roman.

[12] *Corresp.* III, 174.

[13] *Corresp.* III, 176.

[14] M. Léon Abrami (*Salammbô,* Notes, p. 468), le fait aller aussi à El-Jem, qu'il ne visita point non plus.

[15] Même erreur dans *Salammbô,* Notes, p. 468.

[16] *Notes de Voyages* II, 347. Cf., aussi, *Corresp.* III, 178.

[17] *Corresp.* III, 202.

1861

"Mars.—Croisset. Préparation du chapitre suivant [XIII] . . . (*Corresp.* III, 286 et 290)." La lettre de la page 286 est postérieure à la publication de *Sylvie,* parue à la fin de mai.[18] Quant à celle de la page 290, M. Weil avait déjà fait remarquer qu'elle est de 1859.[19]

Mai.—Lecture de *Salammbô* devant les frères de Goncourt, le 6 mai 1861. Le compilateur de cette chronologie voudrait renvoyer cette solennité à un an plus tard. Il se base pour cela sur deux faits: 1° "Les critiques formulées par les Goncourt portent sur l'ensemble du roman," tandis que, en mai 1861, *Salammbô* n'était point achevée. 2° "On trouve à cette époque [mai 1862] dans la correspondance de Flaubert" une lettre invitant les Goncourt à une *gueulade punique.* Quant au second de ces arguments, on sait ce que vaut le hasard des juxtapositions dans les deux éditions de cette correspondance.

Pour ce qui est des *critiques formulées par les Goncourt,* même si elles ne furent pas ajoutées après coup, elles ne portent que sur le style et l'effet général, et ne prouvent point que l'ouvrage était entièrement fini. Au contraire, les Goncourt disent: "Nous allons de lectures en résumés de morceaux qu'il analyse, et dont quelques-uns ne sont pas complètement terminés." Or, l'on sait que *Salammbô* fut achevée dès avril 1862, et que, le 20 mai, Flaubert devait tout avoir de sa copiste.[20] L'hypothèse du 6 mai 1862 est donc impossible.

"Mai.—Il recommande, à Mme. Cornu, Pouchet père, qui pose sa candidature à l'Académie des Sciences (fauteuil de Geoffroy Saint-Hilaire)." Un tel empressement est fort improbable, ce fauteuil n'étant devenu vacant que par la mort du titulaire, le 10 novembre 1861.

1862

"Avril.—Paris. *Salammbô,* achevée, est donnée à copier." La lettre citée (*Corresp.* V, 24) nous apprend seulement que, le 19 mai, la copiste n'avait fait que quatre-vingts pages. Il est plus vraisemblable que le manuscrit ne lui fut remis que vers le milieu de mai.[21]

"Août.—Discussions avec Michel Lévy," etc. Les trois lettres citées (*Corresp.* III, 326, 324, 318) sont du mois de juin 1862.[22]

Une copieuse bibliographie, comptant près d'un millier de titres, termine ces deux volumes. Malgré une disposition typographique qui n'est pas des plus heureuses, elle constitue la contribution la plus précieuse de l'ouvrage. Sans en avoir essayé aucun contrôle, nous avons cependant noté quelques omissions sous la rubrique *Madame Bovary* (*critique*)[23]:

Deschamps: Livres français.—*Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1857, supplément hors pages: *Librairie et Beaux Arts,* pp. 73–75. (Voir *Corresp.* III, 126, 133, 141, 143.)

Dumas, père: Correspondance et nouvelles diverses.—*Le Monte-Cristo,* 28 mai 1857. (Voir *Corresp.* III, 125.)

Lescure, M. de: Le Roman contemporain. *Madame Bovary.*—*La Gazette de France,* 26 juillet 1857. (Un *éreintement* à la Cuvillier-Fleury, mais faible.)

Rigault, Hippolyte. Son article du 5 août 1858 fut réimprimé aussi dans ses *Œuvres complètes,* Paris, 1859, vol. IV, pp. 528–541.

Ulbach, Louis: La Quinzaine littéraire.—*Le Courrier de Paris,* 16 mai 1857. (Un des meilleurs articles contemporains, d'une remarquable perspicacité.)

Il doit ressortir de ce qui a été dit plus haut que ces études mettent à la portée du public,

[18] Cf. le *Journal de la Librairie,* 1er juin 1861.

[19] Cf. *la Revue universitaire,* 1902, I, p. 358, n. 6.

[20] *Lettres à sa nièce,* p. 24.

[21] Cf. aussi, d'ailleurs, *Lettres à sa nièce,* XV.

[22] Cf., du reste, *Autour de Flaubert,* I, 300.

[23] Il y aurait aussi à ajouter deux articles sur *Salammbô* que l'on sait exister, mais que nous n'avons pas eu l'occasion de chercher. Le premier, par Louis de Cormenin, est mentionné dans une lettre de Théophile Gautier reproduite par M. Bergerat, *Théophile Gautier,* Paris 1911, p. 298. (Il serait intéressant de savoir si Flaubert eut lieu d'être aussi content de cet article que de celui du même critique sur son premier roman; voir *Corresp.* III, 123, et Du Camp, *Souvenirs littéraires* II, 152–153.) Le second fut l'œuvre d'un critique nommé Silvestre et, d'après Du Camp, piqua vivement Flaubert (*Souvenirs littéraires* II, 343).

sous une forme agréable, bien des renseignements sur la vie et l'œuvre de Flaubert.[24] Composées presque toutes comme articles de revue, elles en gardent forcément le caractère un peu superficiel et éphémère, et le ton familier. S'il y en a quelques-unes qu'on ne se serait guère attendu à voir reparaître en volume, d'autres apportent à nos connaissances sur Flaubert une contribution plus importante que les auteurs eux-mêmes ne semblent vouloir admettre.

FREDERICK A. BLOSSOM.

The Johns Hopkins University.

Faust-Studien. Ein Beitrag zum Verständnis Goethes in seiner Dichtung. Von HENRY WOOD. Berlin, Georg Reimer, 1912. vi + 294 pp.

It gives unmixed pleasure to deal with so solid and thoroughly seasoned a work as this, moving in so high an atmosphere of thought, and showing so free and masterly a control of its whole subject. After contemplating the many distressing yeasty ferments for which immature scholars are responsible, there is great consolation in the assurance,

Es gibt zuletzt doch noch e' Wein.

One rests in the comfortable conviction that this is the product of a life-time's concentration upon a work of the deepest human significance. The book has just that characteristic of going to the bottom of things which gains our immediate interest and confidence. It impresses the present reader as a performance which goes back to the ampler traditions of the best American scholarship: it is essentially dignified; it is closely and elegantly reasoned; it wastes no time upon the merely obvious; it is done in large strokes and with a comprehensive outlook, with a full appreciation of the pulsing life which lies back of the letter; its general spirit is wholly liberal. Along with this, there is a fine perception of most delicate indications and subtle symbols, a tracing of the almost hidden threads in Goethe's weaving.

Equally clear is Professor Wood's supreme piety toward the aged Goethe. He works from the principle that even the most phantasmagoric episode in *Faust* contains some adequate, worthy meaning, which he purposes to chase to its capture, though the hunt should lead around Robin Hood's barn; he will let go of no hint until he has harried it to quiescence.

Nothing less than a deep purpose can be assumed as worthy of Goethe, who came to repudiate without tolerance Rousseau's romantic ideas of an existence of mere contemplation. Every heaven-appointed seer who writes for his own satisfaction must needs be cryptic to his own age,—not intentionally, but in the nature of things. *"Der Dichter,"* in Goethe's own words, *"verwandelt das Leben in ein Bild. Die Menge will das Bild wieder zu Stoff erniedrigen."* Our author is concerned solely with psychical, never with physical identifications, and it must be freely admitted that he plows deep! The book is a monument of sound research: fine-spun, ingenious, recondite, but not deduced from the Inner Consciousness, and by no means limited (as in so much critical work in this field) to autobiographical data supplied by the poet himself. Startling conjectures are backed up by a trooping host of very refractory instances. Professor Wood's cultural stock-in-trade is immeasurably fresher for being derived from a wider field than merely conventional German training, and he draws upon an imposing wealth of material

From Homer down to Thackeray, and Swedenborg on "Hell."

Philip Sidney and Albertus Magnus; Harnack and *Home Sweet Home;* Burns and Crebillon, Nonnus and Stedman—all must stand and deliver. One is especially glad to find Whitman and Emerson put into connection with general vital problems in the field of German letters.

In view of all that lies back of this work, the present reviewer is free to state that he

[24] Il y aurait cependant à corriger, pour une réédition, de nombreuses coquilles et même quelques renvois inexacts, tel que la note 2, tome I, page 149.